

le monde faisait comme lui, la société deviendrait meilleure, plus chrétienne..... Dieu, qu'il est affreux, d'être bon comme cela, de ne point médire de ses amis, de ne point calomnier ses amies !... quel exemple ! Je me sens déjà meilleur, moi si méchant, si dangereux, si fatal à l'honneur des familles ; j'espère bientôt vous faire part, Mr. le *Fantastique*, des effets de ce changement moral, en vous donnant tout un portrait pour votre prochain numéro.

Tout-à-vous—

TOUT-DE MEME.

COMBIEN IL FAUT DE MOTS POUR DIRE QU'ON N'A RIEN À DIRE.

Il est samedi matin, pas un seul mot d'écrit pour mon *Fantastique* qui doit cependant être imprimé ce soir, et, ce qu'il y a de pis encore, pas une pensée dans ma tête pour remplir ses huit pages béantes. Aussi, soyez justes, amis lecteurs de toutes les classes, de toutes les formes, de toutes les tailles, de tous les sexes, de toutes les couleurs, avouez qu'il n'est pas si facile qu'on l'imagine d'être fantasque au milieu d'une atmosphère aussi insolente que celle où nous rôtiissons. Vous, monsieur le sat qui faites le fendant en parcourant nos rues ou le flâneur en humant votre cigarette de deux sous à côté de votre verre de crème à la glace fondue, il vous est bien facile de crier contre ma prétendue paresse et de jeter de côté ma feuille où, dites-vous, il n'y a rien d'amusant. Vous monsieur le marchand, à qui le bien vient sinon en dormant, du moins en endormant les autres ; vous messieurs les commis, qui savourez les bénéfices de votre patron, couchés sur son comptoir, ou qui vous donnez un air martial, en faisant l'exercice à feu avec l'aune du magasin ; vous messieurs les cultivateurs, grands, petits et moyens, qui attendez à l'ombre d'un frais bocage que la providence fasse pour vous plus que vous ne feriez pour votre voisin ; vous mademoiselle, l'adorable qui passez sur votre mollet sofa, le temps que vous ne dépensez pas à votre fenêtre ; vous tous enfin qui êtes point condamnés à rédiger un *Fantastique*, il vous est bien commode de trouver qu'il n'est rien ici-bas de si agréable que d'écrire une gazette où il ne s'agit que de se moquer de tout le monde. J'aimerais bien vous y voir, mes frondeurs : pour plusieurs raisons : d'abord parceque je m'amuserais à vos dépens, plaisir qui ne m'arrive pas souvent ; ensuite vous m'eximpteriez la besogne parfois laborieuse de vous épiloguer... mais au fait, le destin m'a lié à cette chaîne, tâchons de la traîner encore puis-que nous ne pouvons faire autrement.

Je disais donc que nous sommes au samedi matin et que je n'ai rien encore sur le papier. J'envoie notre gamin à la poste. — Ah ! c'est un brave garçon, il me rapporte une, deux, trois communications. Je leur accorde d'emblée une place ; il faut bien encourager la jeunesse du pays, surtout quand cela exempte du travail et qu'on n'a rien de mieux à mettre. Que faire, au fait, quand l'air est si chaud ? Il me semble parfois que la providence n'a pas de conscience et sort peu d'économie, de chauffer ainsi son poêle. Le Canada avait cependant bien assez de Thompson pour le faire suer sans que le soleil s'en mêle ; on ne peut du reste attribuer cette insupportable chaleur qu'à la domination britannique, dont l'apanage indisputable est de faire suer le genre humain, à preuve que c'est aux Anglais qu'est due l'invention de la flanelle. L'idée seule m'en donne la fièvre, aussi je me place à ma fenêtre pour respirer un peu d'air, et pour tâcher de trouver un sujet à paragraphe ; mais bernique, les gens sont sur leurs gardes lorsqu'ils passent devant notre bureau, chacun s'observe, chacun s'en